

Quelques éléments de connaissance sur la culture « karana » Synthèse proposée par Christelle CHARRIER, CPAIEN

1. Définition

« **Karana** » : « c'est un mot généralement péjoratif et parfois agressif à Madagascar, qui désigne un « Autre », différent et suspect et qui l'exclut. Il est grand temps de lui redonner un contenu plus riche : ceci se fera avec l'assentiment des principaux concernés, car le terme « karana » peut désigner, si on le veut bien, une réalité originale, celle d'un groupe social et culturel complexe, venant du nord ouest de l'Inde et résidant à Madagascar et – au sens strict, de religion musulmane mais le mot « Karana », employé de façon plus extensive, inclut aussi les Baniens, indiens de religion hindouiste de la diaspora régionale ».

Hypothèses étymologiques :

- « le mot hindi Karānī ou Kirānī était communément employé au Bengale pour désigner les secrétaires écrivant en anglais et par extension était appliqué de manière générique aux Indiens de l'est ; il viendrait du sanskrit *karan*, agent » ;
- « karana était aussi le nom d'une caste mixte chez les Hindous. Les secrétaires et comptables étaient effectivement recrutés dans ces deux groupes de population » ;
- « certaines étymologies relevées dans l'océan indien font venir le mot Karana, autrefois écrit Karany (forme toujours employée dans l'ouest de Madagascar) du nom du « Coran » par le *swebili* Kurani ou directement de l'arabe *qur'ān*, le Livre, parce que cet objet avait été associé aux Karana musulmans et parce que la racine du mot renvoie à leur activité de secrétaires »
- « au siècle dernier, l'usage gujerati désignait par le terme *karianjee* ou *karany* un des trois responsables des bateaux de commerce indiens : à côté du *malam*, capitaine, pilote, responsable de la navigation, et du *tandel*, chef de l'équipage et de l'intendance, officiant le *karany*, responsable de la cargaison et de ses registres d'entrée et de sortie »

Conclusions

« Ces étymologies renvoient à deux aspects de l'identité des Karana : leur origine sociale incertaine dans la hiérarchie des castes de la civilisation hindouiste avant leur conversion à l'islam et leur appartenance à cette religion islamique dans laquelle on le sait, l'instruction coranique et l'éducation sont considérées comme essentielles ».

Karana et Baniens : les communautés commerçantes d'origine indienne à Madagascar, S. Blanchy, éd. L'Harmattan, page 191 et suivantes

2. Origine

« Contrairement à ce qui est souvent écrit, les « Karana » ne viennent pas de Bombay mais en très grande majorité de la presque île de Kathjavar et plus largement du district du Gujerat, qui autrefois faisait partie du sultanat de Baroda mais était très proche de la « Présidence de Bombay », territoire de la Compagnie anglaise des Indes (...) Les Karana sont tous d'origine indienne du point de vue géographique, culturel, linguistique et même historique puisque la plupart d'entre eux sont venus bien avant l'indépendance de l'Inde et la partition du Pakistan. Néanmoins, ils sont souvent désignés par des noms de nationalité : Indiens et Pakistanais ou encore Indo-Pakistanais, terme flou ne représentant rien de réel ».

Karana et Baniens : les communautés commerçantes d'origine indienne à Madagascar, S. Blanchy, éd. L'Harmattan, page 194

3. Groupes sociaux

Les Karana au sens large sont répartis en 5 groupes socio-religieux :

- 3 groupes musulmans chiites : *Bobra Dawudi*, *Khodja itbna asbery*, *Khodja isma'ili*
- 1 groupe musulman sunnite : *Sunni surti* ou *Sunni sindhi* ou *kutchi* (en référence à une origine géographique)
- les *Baniens*, de religion hindouiste.

4. Les musulmans chiites

4.1. Origine

Les chiites (mot qui vient de *shi'a*, partition) se sont séparés des autres membres de la communauté musulmane dit sunnites à la mort du Prophète en 632, car ils estimaient que la succession légitime de ce dernier revenait à Ali, son gendre et cousin, et à ses descendants, plutôt qu'aux Compagnons du Prophète élu par la communauté des croyants. Ali devint finalement le quatrième

calif des sunnites en 656 mais fut assassiné à Koufa en 661. Dès la mort d'Ali, deux branches de musulmans s'opposèrent quant au mode de transmission du califat. Pour les chiïtes, Ali succédait directement à Muhammad et devait être remplacé par ses deux fils, Hassan et Hussein. Mais Hussein fut tué au cours du massacre de Kerbala (Iraq) en 680, événement commémoré chaque année par les chiïtes du monde entier au cours du mois lunaire de Muharram. Hassan mourut empoisonné, son seul fils avait été tué à Kerbala : c'était aux descendants de Hussein de recevoir héréditairement la direction de la communauté, le califat. Outre cette notion de califat ou pouvoir temporel, apparu aux VIII^{ème}-IX^{ème} siècles chez les chiïtes la nouvelle notion d'imamat, qui concernait le contenu de ce pouvoir, contenu plus spirituel que temporel, lié à son caractère héréditaire.

4.2. Représentation

Les chiïtes constituent actuellement un dixième des 900 millions de musulmans dans le monde : c'est donc une partie très minoritaire de la communauté islamique mondiale. Ils se sont répartis en plusieurs familles d'esprit.

4.3. Différentes sectes (voir organigramme)

4.3.1. Les Bohra

Origine

Venus en majorité (98%) de Jamnagar (Kathiawar) et Kutch Mandui, très peu venant de Surat (2%), les premières mosquées furent celles de Nosy Be (1870), Majunga (1874) et Marovoay (1875).

Organisation

Ils fonctionnent selon un principe hiérarchique : l'Amil Saheb nommé à Tananarive (souvent parent du Da'i lui-même) a autorité sur les *valli moulla* formés à Surat et en poste dans les communautés pour des périodes de deux ans. Deux comités s'occupent de la mosquée, des repas communautaires, des funérailles, de la medersa, des associations de jeunes qui aident à l'organisation de tous les rassemblements. Une caisse de prêt nommée Harze Hassanat, fonctionne pour venir en aide aux Bohra en difficultés financières. Les prêts sont accordés pour 2 ans sans intérêt.

Religion

Ils utilisent pour parler de leur organisation socio-religieuse un vocabulaire emprunté au monde chrétien. La hiérarchie religieuse est centrée autour du Da'i-el-Mutlaq, que les Bohra comparent au Pape des catholiques.

Strict respect de la *sharia* : ni tabac, ni alcool, ni jeu, pas d'emprunt avec intérêt ni d'endettement.

Les hommes Bohra doivent se faire connaître par le port de la barbe et du bonnet islamique, et les femmes par le port du voile islamique ou rida.

Rôle socio-économique

Voici les recommandations faites par le Da'i à ses fidèles : créer un fond commun d'aide fonctionnant comme organisme de prêt pour les commerçants ; rester honnête et loyal pour être un citoyen digne de son pays de résidence ; faire des actes de charité envers les démunis

Ex. participation des Bohra au développement de leur pays de résidence

4.3.2. Les Khodja isma'ili

Origine

Les différentes communautés ou *jamat* ne rassemblent guère plus de 1500 personnes. Les premiers points d'établissement étaient Marovoay et Majung (où vivent toujours 400 Isma'ili). Tananarive est devenue un centre important (300 personnes) ; les autres *jamat* sont à Tuléar (où il existe un internat accueillant une quinzaine de lycéens originaires des villes de province), Antsirabe, Fianarantsoa, Ihosy, Mahbo près de Morondava. Il n'y a pas d'Isma'ili dans le Nord.

Organisation

Karim Aga Khan, 49^{ème} imam, est aujourd'hui chef de la communauté des *Isma'ili nizari*. Son rôle est à la fois religieux et socio-économique. En même temps et sur un autre plan, il est à la tête d'une organisation mondiale et à ce titre on peut le rencontrer simplement comme un chef hiérarchique pour des affaires sociales ou économiques internes à la communauté.

La communauté isma'ili de Madagascar est moins structurée que celles d'Afrique de l'Est. Elle n'a pas confiance dans son avenir sur cette terre très exposée aux problèmes économiques et par conséquent, aux conflits sociaux. Hésitant à se projeter en avant, elle ne s'est jamais dotée, pour son propre fonctionnement, de structures et de moyens très complexes.

Le *jamat khana* (maison de la communauté) concrétise l'existence de la communauté : dès qu'il y a deux ou trois familles dans un nouvel établissement, il y a un lieu de réunion et de prière (la *jamat khana* n'est pas une mosquée). Les femmes isma'ili sont vêtues le plus souvent à l'européenne mais quand elles vont à la *jamat khana* elles portent un vêtement long, le *pendjabi* (tunique et pantalon) avec un voile de tête en mousseline porté sur l'épaule. Chaque *jamat* a deux responsables : un *mukhi* et un *kamaria*. Choisis par les membres de la *jamat*, ils sont nommés pour un an ou deux par Aga Khan lui-même qui reçoit des rapports de toutes les communautés. Le *mukhi* est le président du culte, il dirige les prières, et le *kamaria* son adjoint s'occupe de l'administration.

Religion

Les Isma'ili Aga Khan sont parfois traités de non-musulmans par les autres branches de l'islam. Ils prononcent le *shabada* (ou profession de foi) mais le *haj*, pèlerinage à La Mecque et même le jeûne du Ramadan (deux des cinq piliers de l'islam orthodoxe) ne sont plus des obligations. Les prières elles-mêmes sont différentes. La prière isma'ili se caractérise par la pratique du **batuni** (« caché », « invisible »), pratique de méditation. Les isma'ili font trois prières quotidiennes, le matin, très tôt et le soir. La prière du matin, entre 3 et 5h00 commence par la méditation (*bâtin*, *batuni*) : on oublie le monde, on se concentre sur Dieu puis on récite des *ginan* (hymnes) et des prières. Le soir vers 18h30 ou 19h00, les fidèles reviennent à la jamat khana. Les prières sont des résumés de certains versets du Coran. La prière nommée *tasbihi* est composée de sollicitations auprès de Dieu et de demandes de pardon.

On trouve dans les jamat khana des arrangements de fleurs et de fruits frais à la différence des autres lieux de prière islamique. Les fleurs sont des éléments décoratifs laissés à l'appréciation des fidèles. La tradition d'amener des fruits ou autres nourritures est un acte d'obéissance aux recommandations du Prophète. Chaque jour, les denrées apportées par chacun sont revendues aux enchères aux fidèles eux-mêmes et l'argent est recueilli par la jamat khana pour ses œuvres.

Hommes et femmes font la prière dans la même salle, hommes à gauche et femmes à droite. Il n'y a pas de *mihrab*, pas d'orientation impérative vers la *qibla*, mais si l'architecture le permet, on se tourne approximativement vers la Mecque. Les prières sont nommées *dua* et non *namaz*. Le guide, le *mukhi*, au lieu de tourner le dos aux fidèles en regardant vers la Mecque, leur fait face au contraire. La prière du vendredi est la même que celle des autres jours mais le matin du lundi et du vendredi, il y a une prière supplémentaire.

Des *madjilis* spéciaux sont organisés, dans l'idée d'un plus grand service pour Dieu : plus de prière et plus d'argent offert. Le *madjilis* du « *Life* » (vie) se tient le premier dimanche du mois du calendrier grégorien. Un autre *madjilis* se tient le jour de la nouvelle lune du calendrier de l'hégire (fixé à l'avance par les Isma'ili).

Deux rituels sont particulièrement importants : le rituel de confession et le rituel du *firman* (ou *farman*), la parole. La confession se réalise par la récitation en langue indienne d'une prière de confession, individuellement, devant le président du culte, prière pendant laquelle on reconnaît être pécheur et on demande l'absolution. Le *mukhi* répond au fidèle qu'il est pardonné, prononçant par trois fois le mot « *farman* » en l'aspergeant d'eau. Le fidèle répond « d'Ali et Muhammad » reconnaissant que c'est la parole de Ali et Muhammad qui lui pardonne.

Les familles, européanisées, ont peu d'autorité sur leurs enfants sur le plan religieux. Les Isma'ili ont subi pendant assez longtemps une forte influence culturelle française. Ils se sont sentis français pendant la colonisation et se sentent encore français. Aux vues des missionnaires venant des Indes, ils n'ont que peu de traditions indiennes dans leur vie quotidienne. C'est pourquoi le jamat fait venir des missionnaires dont le rôle est d'animer et d'organiser sa pratique religieuse.

Rôle socio-économique

La communauté isma'ilit mondiale est organisée depuis le centre d'Aiglemont, près de Chantilly dans la région parisienne, une des résidences de l'Aga Khan, et divisée en régions géographiques (Europe d' l'Ouest, Europe de l'Est, Afrique, Inde et Birmanie, Madagascar, Afrique de l'Ouest, Moyen-Orient et Pakistan, ex-URSS, USA, Canada...). Chacune de ces régions est organisée par des National Councils : le National Council de Madagascar, situé à Tananarive, est rattaché directement au centre des institutions de l'Imamat à Aiglemont. L'argent recueilli à Madagascar tombe dans le fond commun et revient en partie sous forme de soutien financier pour certaines actions. Les Isma'ili ont un texte de constitution où toute cette organisation et ses buts sont définis. Son soubassement économique est très solide. Des institutions financières ont été créées (banques) : leur capital est et formé à 50% par une subvention de l'Aga Khan et à 50% par des émissions d'actions acquises par des particuliers isma'ili. Ces institutions financières aident à la constitution de petites et moyennes entreprises et soutiennent économiquement l'activité des membres de la communauté.

Le National Council est divisé en départements (boards) responsables des différents secteurs de la vie religieuse, sociale et économique de la communauté. Les principaux sont les départements religieux (*tarikha board*), de l'éducation et du budget. Leur sont affiliés les sous-départements de la santé, de l'aide sociale, des femmes, de la jeunesse... Comme les autres communautés karana, la communauté isma'ili s'organise intérieurement pour se prendre en charge comme un mini-état.

4.3.3. Les Khodja ithna ashery

Origine

Scission à l'intérieur de la communauté.

Organisation

La communauté *khodja ithna ashery* de Madagascar a créé un Conseil Territorial, structure centralisée représentant toutes les communautés de Madagascar, indépendant mais en relation avec le Suprem Council qui siège à Dar es Salam. Tous les conseils territoriaux dépendent de la World Federation, structure mondiale des *Khodaj* shiites duodécimains, qui siège à Londres. Le Conseil Territorial centralise les relations internes et externes des jamat de Madagascar.

Religion

L'*imambara*, maison de l'imam, est un lieu de réunion avec prêche (*madjilis*) où l'on peut aussi faire des prières quotidiennes (*namaz*). Beaucoup de *jamat* n'ont qu'un *imambara*, faute de moyens. Les mosquées sont des espaces sacrés où l'on ne peut faire que les prières quotidiennes et du vendredi. Elles sont toujours accompagnées d'*imambara*. Le *moussafar khana* est la maison de passage, le caravansérail. Le puits faisait autrefois partie des installations, alimentant le bassin d'ablution de la mosquée et fournissant l'eau de la cuisine collective pour les repas de fête, rencontres où la communauté s'épanouit dans sa commensalité. Enfin, le cimetière symbolise l'enracinement de la communauté à travers ses membres définitivement installés sur cette terre malgache.

C'est dans le culte et la pratique religieuse exercés en commun que les membres de la communauté soudent leurs relations et partagent une culture spécifique. Cette pratique distingue constamment un espace masculin et un espace féminin, deux sociétés contiguës et parallèles qui ne se croisent que dans les relations familiales primaires : mères/fils, pères/filles, frères/sœurs, et dans les relations d'alliance mari/femme. Ainsi, outre la famille, la femme a des relations intenses avec cette société féminine dans laquelle elle vit de nombreuses situations. Les lieux de culte comprennent toujours deux salles distinctes. Les femmes accomplissent les cinq prières quotidiennes à la maison, les hommes à la mosquée ou à l'*imambara*. Elles sont faites en trois temps de la journée, pour les rendre compatibles avec les activités de marchands : al *fajr*, avant le lever du soleil, al *zohr* et al *asr* dès que le soleil a passé le zénith, avec dix minutes d'intervalle, et de même pour al *maghrib* et al *isha* au coucher du soleil. Le vendredi, seuls les hommes vont à la prière communautaire. Par contre, dans l'après-midi, une réunion des femmes est organisée à l'*imambara* pour lectures simples et prières. Tous les jeudis soirs, hommes et femmes viennent écouter des lectures et des conseils moraux : cette réunion se nomme *madjarissat* ou *madjilis*. Un haut-parleur diffuse dans la pièce des femmes le discours que l'imam prononce dans celle des hommes. Certaines femmes emmènent leurs petits enfants par commodité. Les plus grands suivent leur père ou leur mère selon leur sexe. Les enfants grandissent dans une pratique religieuse assidue.

Une *jamat* a de nombreuses occasions de réunir ses membres : à l'occasion des fêtes du cycle de vie, mariages et enterrements et surtout pour les fêtes religieuses qui rompent la régularité des semaines. La fête la plus importante de l'année liturgique *ithna ashri* est celle de *Ashura*, le dixième jour du mois de Muharram qui fait revivre aux fidèles la bataille de Kerbala et les derniers événements qui provoquèrent le martyre de l'imam Hussein et de sa famille : au cours d'une progression dramatique et grâce à des rituels de commémoration ayant des qualités théâtrales et psychodramatiques certaines, les fidèles se mobilisent fortement d'un point de vue émotionnel pour évoquer le drame (cortège nocturne puis diurne où les pénitents shiïtes se flagellent avec des fouets métalliques qui les font saigner abondamment).¹ Des pratiques populaires de protection sont effectuées par les femmes à l'occasion de cette grande fête : toucher les différents objets rituels représentant les personnages du drame de Kerbala, les faire toucher aux enfants, faire des vœux pour lesquels on porte un bracelet qui a été en contact avec le cénotaphe. Les pétales de rose jetés sur les objets de culte sont ensuite recueillis par les fidèles qui le mangent ou les emmènent chez eux.

Les réunions religieuses sont les uniques occasions sociales de rencontres. C'est dans ces espaces partagés que les parents de chaque sexe recrutent les conjoints possibles pour les enfants de leur famille. Les femmes mariées n'ont comme société que les femmes d'un réseau familial étendu certes mais tissé très serré.

Cette assiduité dans les espaces religieux, seuls lieux avec la maison et le magasin où s'exprime l'identité de la communauté se prépare dès l'enfance avec la medersa où ont lieu les cours coraniques et les cours de langue *gujerati*. Les membres des *jamat* cotisent pour faire venir des enseignants d'Inde ou du Pakistan.

Rôle socio-économique

Le *jamat* est un microcosme socio-politique. Le pouvoir, affaire uniquement masculine, est exercé par le comité de *jamat* qui comprend douze à quinze membres. Chaque *jamat* est « gouvernée » par le président élu qui choisit lui-même son bureau. Un désir d'organisation et de hiérarchisation procure un pléthore de titres et d'attributions : vice-président, secrétaire général, trésorier, membres conseillers constituent un mi-état (islamique) dans lequel les responsables des divers comités d'action voient leurs entreprises soumises au pouvoir central. Entre les réunions hebdomadaires du comité de *jamat*, des contacts se nouent d'un magasin à l'autre : toutes les relations sont personnalisées. Une cotisation mensuelle est demandée à chaque chef de famille de la *jamat*. A Tananarive, le montant est fixé selon une catégorisation socio-professionnelle à trois niveaux : les industriels, les grossistes et les détaillants.

Les comités ont pour tâche de résoudre tous les aspects problématiques de la vie de la *jamat*. D'abord créés pour organiser les funérailles, ou les repas collectifs à l'*imambara*, ils se sont multipliés au fur et à mesure que se développaient de nouvelles situations : il existe un comité social, scolaire, sanitaire, du sport, de la bibliothèque, du cimetière, des repas communautaires.

Les *Khodja ithna ashery* se mobilisent lors de catastrophes nationales ou pour des cas ayant bénéficié de publicité. Il faut aussi mentionner le petit sou que tout Karana distribue à la file de mendiants qui se forme devant son magasin chaque vendredi, jour de l'aumône.

5. Les musulmans Sunnites

Il existe différents groupes à Madagascar, tous hanefi (à la différence des Comoriens qui suivent l'école juridique shafeï) :

- les *Sunni surti* viennent de la région du Surat ;

¹ A Madagascar, les scènes les plus impressionnantes sont celles du *matam* ou vigoureux battement de coulpe collectif qui se fait dans la salle de prière, en rythme, accompagné de litanies, le tout dans une intensité physique et psychique particulière.

- les *Sunni sindhi* ou *kutchi* viennent du Sindh ou du Kutch, régions voisines.

Un groupe de musulmans yéménites s'est mélangé par mariage avec les autres sunnites mais garde encore sa spécificité.

Il y a également quelques *Baiṣṣab*, sunnites de Broach ou Barruch.

5.1. Les Sunni sindhi ou kutchi

Origine

Ils sont issus d'anciennes familles hindouistes appartenant à la caste des *Khumbar*, potiers ou des *Dobi*, blanchisseurs. Aussi entend t-on souvent l'expression *Sunni khumbar* pour désigner les potiers musulmans, d'autant plus qu'ils ont conservé jusqu'aux années 60 leurs activités artisanales, puis les poteries se sont vues peu à peu supplantées sur le marché par les récipients en fer-blanc et en plastique. Les *Sunni Khumbar* sont issus d'une vaste classe de travailleurs manuels . A Majunga, les *Sunni Surti*, commerçants urbains s'en sont séparés.

Les *Sunni Khumbar* restent un groupe très endogame. Ils constituent un communauté modeste et l'on trouve dans leurs familles un grand nombre d'apatrides.

Religion

Chaque groupe a sa propre mosquée.

Ils pratiquent surtout la prière le vendredi, moment de rassemblement important.

5.2. Les Sunni surti

Origine

Venus généralement de la Réunion et de l'île Maurice, ils ont gagné la côte est de Madagascar à partir de la première guerre franco-malgache de 1883-1885 puis sont montés à Tananarive au début du XXème siècle. Une très forte mortalité liée au climat insalubre de la côte humide a affaibli numériquement ce groupe à Madagascar. De plus, un grand nombre d'entre eux sont partis vers la Réunion ou la France métropolitaine à l'occasion des évènements de 1972 et de 1987.

Religion

Les stratégies matrimoniales des *Sunni surti* se caractérisent par une grande ouverture sur les groupes sociaux non musulmans, mais en même temps par une attitude d'évitement envers le groupe des *Sunni Khumbar* issus d'une caste inférieure. Ils sont en totale dilution dans la société malgache ou la société créole.

Ils ont leur propre mosquée.

5.3. Les Indo-Yéménites

Origine

A Diego Suarez ou à Majunga, certaines familles *sunni surti* ont donné leurs filles en mariage aux Yéménites sunnites qui venaient travailler comme dockers dans les ports en plein développement au début de la colonisation. Ils sont par la suite partis s'installer dans les brousses des environs jusqu'à Ambilobe et Ambanja, s'installant comme vendeurs de tissus et d'objets divers.

Religion

Ils ont leur propre mosquée. Ils suivent, pour leurs fêtes religieuses, le calendrier shiite dit *Misri* (d'Egypte).

Les enfants de ces familles indo-yéménites vot peu à l'école coranique et reçoivent une éducation religieuse en famille, à la maison. Ils ne fréquentent pas les *madrasa* des Comoriens ou des Bohra.

6. Les Hindouistes

Origine

Ils sont originaires de la presqu'île du Kathiawar au Gujéat, du Kutch au nord ou de l'île de Diu au sud. Ils sont issus d'une société organisée en système de castes, système qui n'a pu se recréer comme une structure totale mais dont certains éléments ont été conservés.

La communauté hindoue de Madagascar est la plus réduite en nombre. Elle est estimée à 10 % de l'effectif total des habitants d'origine indienne. Elle se répartit entre Majunga, Tananarive, Diego Suarez, Tulear, Morondava, Tamatave Marovoay, Antsirabe et Fianarantsoa.

Organisation socio-religieuse

Le système de castes est au centre de l'organisation socio-religieuse indoue.

Il existe en effet différents types de castes en Inde :

- castes fonctionnelles : caste des prêtres Brahmanes, caste de marchands connus collectivement sous le nom de Banians ;
- castes de races, formées dans des tribus animistes à l'origine et qui ont ensuite imité l'organisation sociale hindoue ;
- castes de sectes, comme les *Lingayat*, formées par croisements ;
- castes formées par migration ou par changement d'occupation...

Outre les castes (*jati*), groupes sociaux héréditaires et endogames, les hindous se réfèrent aux « états » (*varna*). Le système des *jati* et la théorie des *varna* ont une base religieuse : ils instituent tous deux une hiérarchie fondée sur le principe d'opposition entre le pur et l'impur. La théorie du *varna* établit quatre états hiérarchisés selon le principe de l'opposition du pur et de l'impur et situés relativement par une série de dichotomies ou d'emboîtement successifs : les Brahman, prêtres, les Kshattria, guerriers, les Vaishya et les Soudra. Aux deux-fois-nés, les trois premiers varna, catégories qui subissent une initiation donc une seconde naissance, s'opposent les Soudra qui les servent.

A Madagascar, on trouve des représentants de diverses castes de la société d'origine :

- des *Brahmines ou Brahmanes*, nom d'un *varna*, caste des prêtres et des détenteurs du savoir religieux, qui seuls peuvent l'enseigner et le transmettre entre eux ; la plupart des Brahmanes venus à Madagascar travaillaient dans la culture maraîchère et certaines familles sont ensuite montées s'installer à Tananarive pour y faire du commerce ;
- des *Darbar*, d'une ancienne caste de guerriers attachés aux palais royaux des Indes ;
- des Wania, qui sont assez nombreux à Madagascar. Il s'agit d'une caste de commerçants dont le nom (sous la forme « *Banians* ») est employé depuis longtemps pour désigner indistinctement tous les hindous par opposition aux indiens musulmans karana ;
- des *Shash*, commerçants ;
- des *Lohana*, caste commerçante ;
- des *Soni*, caste de bijoutiers orfèvres ;
- des *Darjee*, caste de tailleurs ;
- des *Soutar*, caste de charpentiers ou ébénistes ;
- des *Kbumbar*, caste de potiers ;
- des *Dobi*, caste de blanchisseurs ;
- des *Nimmat*, caste dont les membres en Inde vivent de mendicité ;
- des *Motchi*, caste de cordonniers, la plus basse dans la hiérarchie car ils manipulent du cuir de bovin.

Les trois caractères qui définissent les groupes d'un système de castes sont :

- la séparation, en matière de mariage et de contact direct ou indirect (nourriture) ;
- la division : division du travail, chacun de ces groupes ayant une profession traditionnelle ou théorique dont ses membres ne peuvent s'écarter que dans certaines limites ;
- la hiérarchie, qui ordonne les groupes en tant que relativement supérieurs et inférieurs les uns aux autres.

Les contacts entre castes sont limités par le principe du pur et de l'impur, au niveau des mariages, de la nourriture et de la boisson et même du simple toucher.

Les castes se subdivisent en sous-castes, qu'il est difficile d'appréhender. Ainsi, chez les Wania de Madagascar, il est possible de distinguer les Dasha Shrimali, Visha Shrimali, Oswar Shrimali, Modh Wania, halari Visha, Wania Soni, Visha Oswar. Ces sous-castes peuvent manger ensemble mais il ne peut y avoir de mariage entre membres de sous-castes différentes.

La notion de karma est très importante : c'est la somme des actes passés, qui, en bien comme en mal, gouverne l'existence et justifie la division sociale en castes.

Les hindous de Madagascar ne sont pas très pratiquants, pas « fanatiques » selon leur propre terme. Ils pratiquent la religion dans le cadre domestique et familial. Ils ont un autel domestique à la maison ou dans leur magasin, meuble haut ou étagère où sont installées des représentations des dieux, des photos des parents décédés et des supports pour les bâtonnets d'encens. Ils ont peu de coordination interne. Ils sont organisés en congrégations. La congrégation de Tananarive porte le nom de Hindu Samaj (Association des Hindous)

Il n'y a pas de prière obligatoire. La divinité peut prendre toute forme et toute image. Ses trois principales représentations ou avatars sont : Brahma, l'être infini, le créateur et l'aïeul de toutes créatures ; Vishnu qui a sauvé notre terre et enfin Shiva. Ils sont le même être : Dieu et Un. Les différentes castes offrent un culte particulier à l'un ou l'autre de ces avatars.

Le végétarisme est une attitude religieuse directement liée à la pureté. Manger de la viande provoque chez un hindou végétarien un état d'impureté, de même que le fait de partager son repas avec quelqu'un d'une autre caste.

7. Parentés et règles d'alliance

	Système familial - Parenté	Règles d'alliance	Place de la fille	Place du garçon	Séparation de couple
Shiites	Filiation patrilinéaire et résidence patrilocale : - autorité paternelle - hiérarchie des frères	Choix du conjoint se limitant à la communauté à Madagascar, dans les autres pays de la diaspora ou en Inde.	La fille qui interrompt ses études devient « bonne à marier ». Elle est placée sur le marché intérieur du mariage.	Plus grande tolérance, variable selon les familles : peut sortir le soir, aller en boîte de nuit ou dans les soirées privées, « sortir » avec des jeunes filles françaises ou malgache, du moment qu'il n'a pas l'intention de l'épouser.	Strictement endogames, les Indiens chiites découragent fortement la séparation sans l'interdire formellement. Il existe un comité qui gère les problèmes de conflits conjugaux. Le divorce reste un acte masculin : la femme sort marquée, flétrie ; elle rentre chez ses parents, le plus souvent avec ses enfants et ne se remarie pas.
Sunnites		Groupe ouvert autorisant le mariage en dehors de la communauté			
Hindous		Contraintes de castes qui limitent le choix d'un conjoint (endogamie de caste) : il est interdit de se marier dans la famille et obligatoire de se marier dans la caste. Les Hindous étant peu nombreux à Madagascar, ils se tournent vers les autres communautés (Londres, Afrique de l'Est, Inde). Des annuaires régionaux ou mondiaux où sont concentrées des listes de noms, adresses et professions sont diffusés. Les premiers contacts ont lieu par photos puis le garçon fait sa première visite chez la fille.			

8. Rituels et cycle de vie

Dans tous les groupes sociaux mais plus encore dans ceux dont la religion fait partie des normes d'intégration, des rituels mettant en relief certains événements de la vie de l'individu sont célébrés par la famille et l'entourage.

	Rituels de naissance et de petite enfance	Mariage	Mort et funérailles	Protection contre les dangers et la mort
Shiites	La circoncision, la première coupe de cheveux, le choix du nom et le sacrifice de la chèvre sont liés de près. La circoncision (<i>katna</i>) est pratiquée une quinzaine de jours après la naissance ou dans la petite enfance. Le <i>molla</i> choisit le jour (généralement un vendredi ou jour de fête anniversaire d'un imam) et l'heure souvent très matinale. L'officiant peut être un spécialiste du rituel venu des Indes ou un médecin de ville. La famille et particulièrement la mère de l'enfant, doit réciter le Coran pendant l'opération. Ensuite une réception est donnée au cours de laquelle on sacrifie un cabri ou un mouton dont les morceaux ne devront pas être mangés par le père ni par la mère mais distribués aux parents et amis : c'est <i>l'aqniqa</i> . Les premiers cheveux sont dits <i>haram</i> (interdits) et l'on doit raser entièrement le crâne du bébé. Lorsque l'enfant est rasé, on lui met de la poudre de safran mouillée d'eau sur la tête, ce qui est censé lui tenir chaud. Chez les Bohra, cette coupe de cheveux nommée <i>aqiqa</i> doit se faire précisément au 7 ^{ème} ,	Mariage Khodja ithna ashery : 1. Demande qui s'annonce par téléphone ou message des parents du garçon demandant aux parents de la fille de les recevoir 2. Au bout de 8 jours, on se retrouve pour la réponse : si c'est non, un simple thé est servi par hospitalité ; si c'est oui, la mère et les sœurs du garçon apportent des cadeaux à la jeune fille : un sari et un jupon, du parfum, une bague, des produits de beauté. A leur tour, les parentes de la jeune fille apportent des cadeaux à la mère du jeune homme : chemise, parfum, gâteaux. Puis la belle-mère invite la jeune fille avec des amis pour lui faire passer le pas de la porte où elle sera traditionnellement destinée à vivre. 3. Le <i>sagay</i> (fiançailles) a lieu une semaine avant le mariage : les futurs époux échangent des bagues (diamant pour la fille, chevalière pour le garçon). 4. Le mariage. La veille, la jeune fille se fait décorer les mains et les pieds au henné. Les préparatifs se déroulent chacun chez soi. Le jeune homme est habillé d'un <i>shervani</i> , manteau court boutonné, à col officier, de couleur blanche. Il porte autour du cou le collier de mariage à 7 tours en or (<i>satsar</i>) qui se transmet dans la famille. La jeune fille est vêtue d'un sari de soie, souvent brodé à la main de petites perles. Elle porte un bijou nommé <i>taj</i> , goutte en or pendue sur le front par une chaînette. A l'imambara, la société est séparée selon le sexe.	Les musulmans préparent et inhumement le mort. Chez les Khodja ithna ashery , la toilette funéraire se fait à la mosquée par les personnes du même sexe, dans une salle réservée à cet usage. Le corps est lavé à l'eau camphrée, puis à l'eau où trempe une feuille de jujubier, enfin à l'eau pure. Il est enveloppé dans un linceul puis placé dans un cercueil en fer et déposé dans la salle de prière des hommes, quel que soit le sexe du mort. Il est ensuite emmené au cimetière par les hommes et inhumé à même la terre, tête à l'est, visage tourné vers La Mecque. Les parents vont prier sur la tombe de leurs proches les jeudis soirs et vendredis. Les Bohra ne respectent pas la période de viduité (<i>'iddat</i>) de la veuve.	Les deux principaux rituels sont, dans toutes les cultures islamique : - le sadka : aumône aux pauvres faites dans un but propitiatoire. En échange de cette charité, on attend d'Allah une protection qui dans ce raisonnement magico-religieux, est presque mécaniquement liée au don. Ainsi quand quelqu'un est malade à la maison, on applique sur le front une pièce de monnaie que l'on donne ensuite aux pauvres. Mais le plus souvent, on remplit une tirelire à chaque fois que l'on demande la protection de Dieu (ex. quand on a des soucis, quand

	<p>14^{ème} et 21^{ème} jour de la vie de l'enfant (symbolisme du chiffre 7). Le 6^{ème} jour après la naissance, un important rituel nommé <i>tsalbi</i> ou <i>tchati</i> a lieu chez les Bohra, au cours duquel l'enfant reçoit son nom. La sœur du père souffle aux oreilles du nouveau-né le nom qu'il portera après avoir lu une sourate du Coran. Chez les Sunnites, on se réjouit de la naissance d'un fils. On ne fait rien pour les filles car elle coûte cher à marier (il faudra lui donner des bijoux) et partira avec la famille de l'homme.</p>	<p>5. L'entrée dans la maison de la belle-mère. La mariée doit poser le pied droit sur le seuil. La mère du mari accueille les mariés (rituel du bonbon déposé dans leur bouche, du verre d'eau et des pétales puis prend leurs têtes des deux mains et les rapproche. La sœur du marié les attache ensemble avec un lien en tissu. Elle demande à son frère un cadeau comme condition de leur libération. Mariage Borha L'esprit du mariage est semblable au mariage <i>Khodja itbna asheri</i> : 1. Première réception dans la famille de la jeune fille : sa mère se livre à un rituel sur son futur gendre qui consiste à lui prendre les temps dans ses mains ; si l'on sent un craquement, c'est de bon augure 2. Le <i>madjilis pendjatan</i>, « réunion de prière des Cinq » est suivi par les hommes et femmes chacun dans leur salle de la mosquée. On sert du lait aux amandes et des bonbons. 3. Le <i>mendbi terou</i> : c'est l'application du henné pour la mariée et pour les deux mères au cours d'une soirée où les femmes des deux familles s'amuse et dansent. La parenté du garçon vient présenter des cadeaux. 4. Le <i>mourat</i> est une réception de femmes offerte par la famille du garçon dans le hall de la mosquée, au cours de laquelle on expose bijoux et vêtements reçus par la jeune fille. 5. Le <i>djournate</i> (vendredi) est organisé par la famille de la jeune fille pour la communauté entière dans le hall de la mosquée le vendredi à midi. 6. Le <i>madjilis du niqqab</i> (rituel religieux islamique du mariage) : la mère de la jeune fille accueille son futur gendre sur le seuil de la mosquée par des rituels : <i>karasyo</i> (elle fait tourner un verre d'eau trois ou sept fois autour de la tête pour enlever les mauvais esprits. Puis elle casse une noix de coco et la fait tomber à ses pieds. Le père de la mariée à son tour fait tourner une noix de coco puis la casse à ses pieds. La mariée et son beau-père s'assoient face à face devant le <i>moulla</i>, se tenant par leurs deux mains droites recouvertes d'un tissu rouge. Le jeune homme porte au bras une sorte de manipule. Le <i>moulla</i> lit au marié le texte du <i>niqqab</i> en arabe puis il applique sur le front du marié un tissu. Ils signent l'acte de mariage dans le registre de la mosquée. 7. La fille fait ses adieux à sa famille. La mère du mari attache les mariés ensemble avec une écharpe.</p>		<p>on part en voyage...). L'argent est mis de côté et donné aux pauvres. - le voeu</p>
Sunnites				
Hindous	<p>Il existe des rituels protecteurs destinés à enlever ou éviter le malheur. Le premier s'applique au premier enfant du fils de la famille avant même sa naissance : quand la belle-fille est au 7^{ème} mois de grossesse, les femmes se réunissent pour un rituel de prières et de chants. Une mère dont tous les enfants sont vivants donne à la future mère une noix de coco, du safran et une sorte de lentilles. Au 6^{ème} jour après la naissance, on couche l'enfant devant l'autel domestique et les femmes prient. Au 12^{ème} jour, on place le bébé couché sur la balancelle, on chante et on casse quatre noix de coco dont la pulpe est offerte à manger aux enfants de la famille. La coupe de cheveux a lieu au 15^{ème} mois et ne s'applique qu'aux garçons. La grand-mère met sur la tête de l'enfant quelques gouttes d'eau, si possible de</p>		<p>Les Hindous organisent la crémation de leurs morts et dans chaque communauté un lieu a été choisi et réservé, au bord de la mer ou de la rivière. Le corps est transporté en cercueil. Le feu, allumé par le plus jeune membre de la famille, brûlera pendant deux à quatre heures. Les cendres sont recueillies et jetées à l'eau. Après la mort, des prières sont récitées pendant trois jours dans la maison du défunt.</p>	

	l'eau du Gange avant que le barbier lui rase entièrement la tête. Le garçon de caste brahmane reçoit, à l'âge de 7 ans, un cordon de coton blanc qu'il portera désormais autour du cou et qui sera changé à chaque nouvel ans : c'est le <i>janoy</i> .			
--	--	--	--	--

9. La langue

Les Karana de Madagascar utilisent couramment trois langues dans leur vie quotidienne :

- gujerati (ou kutchi ou sindhi) ;
- malgache ;
- français.

Le gujerati est la langue maternelle que les enfants parlent en premier. Elle est utilisée à la maison, avec les amis, dans la société karana, en particulier à la mosquée, qui est un lieu identificateur de la communauté.

Très vite, presque en même temps, ils apprennent le malgache, avec leur nénéne. Le malgache est la langue du commerce, des clients et des employés, du quartier et depuis quelques années, de l'école publique malgache.

Au moment même où ils commencent à parler français à l'école, les enfants entrent à l'école coranique où ils apprennent à lire et écrire le gujerati et où ils reçoivent des rudiments des langues urdu et arabe. Cet apprentissage tardif rend les études en langue française difficiles pour les enfants karana qui ne parlent pas français en famille.

10. Modes de vie

	Habillement	Nourriture	Loisirs
Shiites	Les Khodja Elles portent un sari pour les cérémonies traditionnelles et se recouvrent d'un tchador pour se rendre à la mosquée. Chez elles, elles sont habillées à l'euro-péenne : elles peuvent porter des pantalons, jupes courtes, il leur suffit d'enfiler un long tchador de style iranien, noir pour pouvoir sortir. Les Bohra Hommes et femmes doivent suivre les consignes données par le <i>mollana</i> sous peine d'exclusion sociale et religieuse. Les hommes doivent porter la barbe. Pour la prière ils doivent porter le bonnet (<i>topi</i>) et le manteau court (<i>perhum</i>). Le capuchon des femmes s'appelle <i>ridha</i> ou <i>bouka</i> (c'est le tchador haute couture parce qu'il est en tissu imprimé et coloré). C'est un vêtement de coupe imposée, fait d'une robe longue et d'un curieux capuchon noué sous le menton, se terminant en cape arrondie sur les épaules et cachant le buste.	La cuisine indienne est sucrée et épicée, riche et colorée. Les graines sont des friandises et des remèdes (en cas d'accouchement, de fatigue, de convalescence), des apéritifs et des parfums. La chique d'arec et de bétel est fréquemment utilisée : elle est considérée comme digestive car elle fait saliver. Les repas de fête sont servis par terre sur de grands plateaux de huit à dix personnes. Ils commencent toujours par du vermicelle ou du riz sucrés, des pommes de terre pilées et sucrées ou des <i>ladwa</i> , boules de farine de pois chiche, colorées en orange, du riz, de la viande de cabri, des achars. On mange avec les doigts en s'aidant des crêpes cuites au beurre.	Les Karana aiment regarder les cassettes vidéo, loisir d'intérieur qui convient à tout le monde. La musique est interdite, au même titre que l'alcool et les stupéfiants, dans la mesure où elle fait perdre conscience de la réalité de la vie. La danse est également interdite. Peu lisent. Le jeu d'argent, officiellement interdit, trouve des adeptes.
Sunnites	Les Karana musulmans sunnites portent le <i>pendjabi</i> ou bien s'habillent à l'euro-péenne comme les Isma'ili.		
Hindous	Les femmes hindoues portent le sari, vêtement drapé traditionnel. Elles sortent très peu, partageant leur temps entre la maison et le magasin familial.		